

Erika Tophoven

## Ouvrez / Aufmachen

*Ouvrez*, dernier livre publié de Nathalie Sarraute (1997), se compose de quinze textes autonomes, de petits « drames », que l’auteur introduit ainsi :

« Des mots, des êtres vivants parfaitement autonomes, sont les protagonistes de ces drames.

Dès que viennent des mots du dehors, une paroi est dressée.

Seuls les mots capables de recevoir convenablement les visiteurs restent de ce côté. Tous les autres s’en vont et sont pour plus de sûreté enfermés derrière la paroi.

Mais la paroi est transparente et les exclus observent à travers elle.

Par moments, ce qu’ils voient leur donne envie d’intervenir, ils n’y tiennent plus, ils appellent... Ouvrez. »

Chaque fois que je commence une traduction, je m’applique à noter systématiquement le cheminement de mon travail, les étapes par lesquelles passe mon texte avant de prendre sa forme définitive, bref de tenir une sorte de journal de bord pour moi-même. Après quarante ans de vie professionnelle, ce travail me passionne encore, beaucoup plus même qu’au début, quand mon attention pour cette gymnastique cérébrale était moins développée.

Je lis d’abord le texte en faisant, d’après une nomenclature personnelle, des annotations dans la marge, pour marquer les mots, les expressions, les constructions inconnues ou inhabituelles, les passages délicats, les éléments sonores et rythmiques qui me frappent à la première lecture, les rimes, les allitérations, les répétitions, les expressions idiomatiques, les éléments sémantiques importants, les rapports au titre, les images frappantes – la liste est plus ou moins longue selon l’auteur et l’oeuvre en question. Ensuite,

j'écris le premier chapitre à la main, en guise d'« échauffement ». Dans cette démarche initiale qui demande beaucoup de concentration et de réflexion, j'avance doucement, en tâtonnant, en tournant et en retournant chaque mot.

Ce qui me paraît déterminant chez Nathalie Sarraute, c'est d'abord de trouver le rythme, le style oral à la fois précis et fluide de ce livre composé de dialogues. Je m'applique à entendre le texte, comme elle dirait, elle qui précise que ce ne sont pas des mots ni des images qu'elle a en tête, mais des sons, qu'elle se laisse guider par le son, le rythme, l'attraction que les mots exercent sur elle.

Les 14 premières lignes du texte I, apparemment anodines, illustrent déjà les difficultés spécifiques auxquelles je me vois confrontée :

- « – Ça y est, la paroi est dressée...
- Et nous, comme de juste, repoussés de ce côté. Plus moyen de sortir.
- Forcément. Nous ne sommes pas sortables. Alors dès qu'il vient du monde...
- Ce n'est pas comme eux autres, de l'autre côté, eux au contraire, il faut qu'ils restent. Ils sont si sages, si bien disciplinés...
- Et adroits... On peut compter sur eux.
- Pas comme nous, des vrais chiens fous.
- Il n'y a plus qu'à patienter. Heureusement qu'on peut voir à travers, ça fait passer le temps.
- Et il faut dire que ce qu'on voit, ça peut être par moments assez drôle... »

« Ça y est » : expression banale, que l'on entend partout, tous les jours, tantôt comme un soupir de soulagement (Endlich ! Geschafft ! Uff !) ou au contraire comme le constat d'une catastrophe (Da haben wir die Bescherung !) ou encore une simple constatation (sieh da, seht, seht an, seht mal). Si l'on opte pour la forme la plus neutre, il faut prendre en compte la sonorité, la longueur de l'expression choisie. Comment les accents sont-ils répartis dans la première phrase ? Y a-t-il des assonances, des allitérations, des rimes que l'on retrouvera par la suite, qui annoncent la deuxième phrase par exemple, qui structurent, qui guident imperceptiblement le lecteur ? J'opte finalement pour « O je ». L'interjection me plaît pour sa sonorité, sa brièveté ; et exprime bien une certaine résignation, confirmée plus tard par l'auteur.

« Paroi » : je laisse de côté les mots composés Trennwand, Steilwand, qui me paraissent trop spécifiques, trop réducteurs. Une amie française

évoque pourtant à propos de paroi quelque chose de lisse, d'infranchissable, comme une paroi à flanc de montagne ou le mur épais d'une citadelle, tandis que pour moi, le mot « paroi » évoque plutôt un paravent, une mince cloison. J'opte pour « Wand ».

« Dressée » : vaut-il mieux dire « aufgerichtet » ou simplement « die Wand ist da » ? Non, l'auxiliaire est trop faible pour une première phrase. Pourquoi ne pas remplacer par une forme active, « die Wand steht ». J'entends le maçon pousser un soupir de soulagement « Uff ! Geschafft ! Die Wand steht ! » Donc nouvelle tentative. Je lis et relis ces quelques mots « Ça y est, la paroi est dressée » et ce qui me frappe, ce qui donne sa fluidité à la phrase, ce sont les sonorités, les rimes. « O je, da steht die Wand... » la phrase allemande est trop courte (six syllabes en allemand, neuf en français). Je pourrais rajouter « schon » : « O je, da steht schon die Wand », puis je songe à mettre en relief « die Wand », élément déterminant de toutes ces scènes : « O je, da steht sie schon, die Wand... »

Je crois que le tour est joué, que je peux avancer, mais ce sont les « é » résonnant très fort dans les deux premières lignes, qui m'arrêtent de nouveau.

« – Ça y est, la paroi est dressée...

– Et nous, comme de juste, repoussés de ce côté. »

Pour plus de fluidité essayer de trouver des allitérations :

« – Und wir, wie könnte es anders sein, weggedrängt auf dieser Seite. »

Ou mieux :

« – Und wir, weggedrängt wie gewöhnlich, auf dieser Seite. »

Je souligne en vert (ma couleur pour les sonorités ) les « é » (7 dans les deux premières lignes) et me rappelle par un « R » dans la marge les rimes de l'original.

Même procédé pour les deux lignes suivantes, où c'est le « o » qui donne le ton :

« – Plus moyen de sortir.

– Forcément. Nous ne sommes pas sortables. Alors, dès qu'il vient du monde...»

Comment rendre la répétition qui lie les deux phrases ? Je classe ce problème, très fréquent chez l'auteur, dans ma catégorie « Mots-connexion ». Les traductions pour « pas sortables » (Wir sind nicht präsentabel, nicht vorzeigbar, man kann sich mit uns nicht sehen lassen) ne permettent pas de créer une connexion avec « sortir » (kein Entkommen mehr, kein Rauskommen mehr). Alors je renonce provisoirement à rendre le

rapport entre sortir et sortable et me contente du terme « nicht salonfähig » pour « pas sortables », expression imagée qui colle bien au texte. Toutefois, après réflexion, j’essaie de compenser la déficience par un jeu de sonorités :

« – Wir können nicht mehr raus.

Ja eben, wir sind nicht salonfähig. Kaum taucht jemand auf... »

Dans les deux phrases suivantes, il s’agit de trouver en allemand un moyen d’accentuation aussi fort que « eux autres », « eux au contraire », « on peut compter sur eux ». C’est la répétition de « die » à la place de « sie » qui permet, à mon avis, de mettre en relief cette idée de « nous », d’un côté et « eux autres » de l’autre côté de la paroi.

« – Ce n’est pas comme eux autres, de l’autre côté, eux au contraire, il faut qu’ils restent. Ils sont si sages, si bien disciplinés...

– Et adroits... On peut compter sur eux. »

« – Nicht wie die andern da drüben, die müssen sogar dableiben. Die sind ja so brav, so diszipliniert...

– Die machen es richtig... Auf die ist Verlass. »

Ici, deux trouvailles (pour ma collection) : adroit : gewandt, geschickt, sich zu schicken wissen, es richtig machen ; compter sur quelqu’un : auf jemand zählen, sich auf jemand verlassen, auf jemand ist Verlass. Par cette dernière tournure j’arrive à rendre l’accent final de la phrase.

Dans les lignes suivantes, de nouveau des rimes :

« – On peut compter sur eux.

– Pas comme nous, des vrais chiens fous. »

En allemand, les expressions « wilde Hunde », « wütige Hunde » ne rendent pas l’idée du jeune chien qui ne tient pas en place. Je songe à exprimer cette image par un verbe d’action (adjectif>verbe/a>v annotation dans la marge) et je remplace la rime française par une allitération : « Die wirbeln nicht herum wie wir wilden Hunde. »

Le premier paragraphe du texte I se lit finalement ainsi :

« O je, da steht sie schon, die Wand...

– Und wir, weggedrängt wie gewöhnlich, auf dieser Seite. Wir können nicht mehr raus.

– Ja eben... Wir sind nicht salonfähig. Kaum taucht jemand auf...

– Nicht wie die andern da drüben, die müssen sogar bleiben. Die sind ja so brav, so diszipliniert...

– Die machen es richtig... Auf die ist Verlass.

– Die wirbeln nicht herum, wie wir wilden Hunde.

- Wir müssen uns eben gedulden. Zum Glück kann man hindurchschauen. Das vertreibt die Zeit.
- Und was man sieht, kann, ehrlich gesagt, manchmal ganz lustig sein... »

J'ai l'impression d'avoir trouvé enfin un peu de ce rythme mélodieux de l'original. Ouf ! Ça y est, le premier paragraphe me semble bouclé.

#### Avril 1999 : Rencontre avec Nathalie Sarraute

Comme elle l'a fait avec Elmar pendant trente ans et maintenant avec moi depuis dix ans, Nathalie Sarraute a plaisir à entendre la traduction de ses textes, ce qui est pour le traducteur un immense privilège et une grande joie. Nous procédons ainsi : je lui lis le premier chapitre en allemand et elle suit avec le texte français sous les yeux. Lors de la traduction de ses romans précédents, *Tu ne t'aimes pas* et *Ici*, elle avait toujours la traduction anglaise de Barbara Wright à portée de la main pour la consulter quand nous étions à court d'idées. Cette fois-ci, c'est nous, outre-Rhin, qui sommes plus rapides !

La valeur inestimable de ces rencontres, outre le contact personnel, c'est de pouvoir vérifier le ton de la traduction, de rectifier les erreurs d'interprétation et d'écarter les sur-interprétations. Prenons l'exemple du « secret de polichinelle » qui conclut le texte I. Nathalie Sarraute insiste sur le côté dérisoire, humoristique de la formule, qui ne se retrouve pas dans « ein offenes Geheimnis » ou « das weiss doch jeder » ou « das ist stadtbekannt ». Je propose alors de conjuguer une expression imagée avec l'expression banale, une surenchère en quelque sorte : « Ça, un secret ? Mais pour qui se prend-il ? On le reconnaît aussitôt, on sait ce qu'il est : c'est un secret de polichinelle. » « Das ein Geheimnis ? Wofür hält er sich ? Das erkennt man doch sofort, es ist ein offenes Geheimnis, die Spatzen pfeifen es von den Dächern. »

Une fausse interprétation s'était glissée dans le texte XI, où j'avais donné un sens moral à ces deux expressions « Vous êtes bon », « Vous êtes extraordinaire... » : « Sie sind gut, ein guter Mensch, außergewöhnlich ». Erreur ! Il fallait les prendre sur un ton enjoué, par exemple « Vous plaisantez, vous êtes bien bon de me proposer de sortir avec vous, vous oubliez mon état... » Il fallait donc trouver un adjectif « à double face » comme « grossartig » et faire glisser un petit « ja » dans les deux phrases pour rectifier le sens : « Sie sind ja gut... » « Sie sind ja großartig... »

Entre avril et août, nous passons en revue, au cours de plusieurs séances, les quinze chapitres. Il semble à la fin que la plupart des problèmes à première vue insurmontables ont été résolus. Comme dans les romans

précédents, il y avait de nombreux jeux de mots, dont voici quelques exemples :

- « – Ce qui est amusant avec lui : c’est l’imprévu... de le voir surgir n’importe quand, n’importe où...
- À propos de bottes...
- C’est le cas de le dire, bien qu’en fait de bottes, ce sont des chemises. »

Ici, la difficulté est l’allusion suivant le jeu de mots. Je cherche une expression similaire évoquant des vêtements et je pense à l’expression « Jacke wie Hose ». Il s’agit alors de l’introduire. Je procède ainsi :

- « – Das Lustige bei ihm ist das ist das Unvorhergesehene... ihn irgendwann, irgendwo auftauchen zu sehen...
- Ein Wort genügt : Jacke wie Hose...
- Das kann man wohl sagen, obwohl es hier eher um Hemden geht. »

Autre exemple avec le mot « savant » dont les kidnappeurs s’aperçoivent vite que son « sens » ne peut être le « bon », qu’il faudra qu’il se résigne à ne plus avoir de sens. En allemand, le « bon sens » cartésien se traduit par « gesunder Menschenverstand », tandis que le « sens », la « signification », se dit « Sinn » ou « Bedeutung ». Je pense soudain à l’expression idiomatique en allemand « ohne Sinn und Verstand » et parviens à résoudre le problème de la manière suivante :

- « – Fais voir... et les kidnappeurs l’examinent...
- Ils constatent tout de suite que ce sens n’est pas le bon sens...
- Ça les étonne de sa part... ils s’y attendaient... son sens ne pouvait pas être le “bon”...
- Et ce sens-là, qui n’est pas le bon, il ne pourra plus s’en servir chez eux... il faut qu’il s’en débarrasse...
- Il faudra qu’il se résigne à ne plus avoir de sens.
- Il restera chez eux dans ce triste état...
- Il gît, épuisé, exsangue...
- Un moribond. »

- « – Zeig her... die Kidnapper untersuchen es genau...
- Sie erkennen sofort, es ist eine Bedeutung ohne Sinn und Verstand...
- Das wundert sie nicht bei ihm...sie waren darauf gefasst... das konnte nicht der « rechte » Sinn sein...
- Und dieser Sinn, der nicht der rechte ist, wird ihm bei ihnen nichts mehr nützen... er muss ihn ablegen...

- Er wird sich damit abfinden müssen, keinen Sinn mehr zu haben.
- Er wird bei ihnen bleiben, in diesem traurigen Zustand...
- Er liegt danieder, erschöpft, blutleer...
- Ein Todeskandidat. »

Dernier exemple : « meubler le silence ».

- «– Et le silence, il faut surtout se dépêcher de le meubler.
- Et ils le meublent... ils n'en laissent pas une parcelle qu'ils ne remplissent aussitôt...
- On dirait qu'ils ont trouvé un grand garde-meuble où ils déposent, entassent tout ce qu'ils avaient chez eux. »

En allemand, on ne « meuble » pas le silence, on le « remplit ». Comment assurer la connexion avec « garde-meuble » ? Je trouve finalement le détour suivant : je garde « füllen » et introduis ensuite « möblieren » entre guillemets, ce qui me permet de faire la transition.

- « – Und Schweigen muss man rasch wieder füllen...
- Und sie füllen es... « möblieren » es, sie lassen kein Fleckchen unbesetzt...
- Es ist, als ob sie einen grossen Möbelspeicher gefunden hätten, wo sie alles, was sie zu Hause hatten, abstellen, auftürmen... »

Pour finir, une anecdote qui illustre bien à quel point il est important d'être branché... à Internet. En tant qu'Allemande n'ayant pas fait ses études en France, je reste perplexe devant le mot « Ra-mi-na-gro-bis ». Une amie française, consultée en catastrophe, m'indique gentiment le chemin : tous les petits Français connaissent le chat Raminagrobis, mais d'où vient ce nom ? Interrogeons Internet qui nous livre sans délai la réponse : « chat vivant comme un dévot ermite, chat faisant la chattemite. » La Fontaine, « Le chat, la belette et le petit lapin ». Facile de trouver la fable, mais la traduction allemande de Raminagrobis, « Heuchelgeilchen », est inutilisable dans le contexte. Mieux vaut garder le nom évocateur français et donner la référence de la fable dans une note en bas de page.

Fin août, arrivée au bout de mes peines, il me semble utile de garder en mémoire (électronique !) les trouvailles marquées en cours de route par un W (Wort/problème lexical) dans la marge de l'original, au moins une centaine. Ce petit glossaire complètera mon dossier *Ouvrez*. Dans l'avenir, il me suffira de l'*ouvrir* pour me rappeler les « errements et tourments » du parcours, mais aussi toute la richesse de l'œuvre. Voici quelques exemples :

- |                           |                                |
|---------------------------|--------------------------------|
| Il est tout recroquevillé | er hat sich ganz klein gemacht |
| Oui... On voit...         | Ja, man sieht es vor sich      |

---

Prendre son temps                    nichts überstürzen  
Tu n'as jamais quitté ton poste    du warst immer da

Voilà un survol de cette course d'obstacles, un regard jeté derrière les coulisses où s'élaborent, pas à pas, ces va-et-vient, ce passage d'une langue à l'autre, ces tâtonnements incessants que, tel un secret de Polichinelle, nous connaissons tous.

Propos recueillis par Marie-Claude Auger

---

En octobre 1999, peu après la rédaction de ce journal de bord, Nathalie Sarraute s'est éteinte à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. *TransLittérature* salue cette grande dame des lettres, toujours si attentive à ses traducteurs et à leur travail. En 1984, elle avait été invitée, avec ses traducteurs européens, aux Premières Assises de la traduction littéraire en Arles.